

LE MARSHAL PAIE SA DETTE

VINGT ANS DE PLUS MAIS TOUJOURS LE MÊME. John Faraday n'avait pas changé depuis notre dernière rencontre en 1868, à Little Rock, en Arkansas. Avec son crâne nu comme un œuf et ceint d'une couronne de cheveux couleur paille, ses petits yeux ronds et marron séparés par un nez busqué et son long cou d'oiseau s'élevant d'un corps squelettique, il avait des allures de vautour des Rocheuses. Le type d'homme ou d'animal avec lequel on n'a guère envie de se lier d'amitié. Pas du genre à qui on offre un verre au comptoir d'un saloon ou une charogne à dépiauter en plein désert.

Côté caractère, ça ne s'était pas arrangé. Toujours aussi peu avenant, le marshal. Cela faisait bien dix minutes que j'étais assis face à lui dans son bureau et j'attendais qu'il daigne m'adresser la parole. C'était sans doute sa manière à lui de me faire sentir qu'il disposait de moi comme ça lui chantait. Autrement dit : « Je suis ton boss, tu es mon sbire, fermons le ban. » Une mise au point inutile car, en tant qu'homme de loi, j'ai un profond respect pour la hiérarchie. Et c'était en vue de devenir un de ses serviteurs que j'étais venu jusqu'à lui, à Saint George, dans le sud du territoire de l'Utah.

Le visage du marshal Faraday était comme un roman qu'il me fallait lire. De fins sillons parallèles striaient son front et les poches sous ses yeux rappelaient les épreuves qu'il avait traversées et les saisons qui avaient tanné sa peau. Les longues crevasses autour de sa bouche signaient sa tristesse de n'être pas encore parvenu à trouver femme. Quant aux rides du lion, elles évoquaient les coups de chaud qu'il avait ressentis lorsqu'il avait vu la mort en face. À l'évidence, cela avait dû lui arriver souvent.

En s'aidant d'un doigt, il déchiffrait les nouvelles de l'édition du *Deseret News*¹ de la veille. À en juger par les « pfff! » et les « rhaaa! » qui jalonnaient sa lecture, les heurs et malheurs du territoire de l'Utah le faisaient bouillir. Sans lever la tête, il a tendu sa tasse vide à son adjoint adossé au chambranle de la porte donnant sur la remise. C'était un grand blond aux yeux bleus et aux jambes longues, plutôt bel homme, occupé à curer ses dents jaunes. Je ne connaissais ni son nom ni son prénom, mais je savais qu'on ne s'aimerait pas, tous les deux. On était faits pour ne pas s'entendre comme d'autres le sont pour s'aimer. Ça se voyait, ça se sentait. À sa façon de me prendre de haut et à son sourire ironique, il me défiait déjà. Tu lui régleras son compte plus tard, je me suis dit. Le bellâtre a rempli la tasse avec le café tenu au chaud sur le poêle à bois, puis l'a placée dans la main ouverte de son seigneur et maître. Les bonnes manières étant plutôt rares sous ces latitudes, il ne m'en a pas proposé. L'adjoint s'en est retourné à sa toilette dentaire en m'épiant du coin de l'œil. Oui, tôt ou tard, je lui montrerais qu'en dépit de mes apparences de vieux croulant, j'avais encore assez de répondant pour botter le cul des jeunes merdeux de son espèce. Question d'honneur.

1. Journal créé par les mormons à Salt Lake City en 1850 pour être la voix de l'État du Deseret, nom originel du territoire de l'Utah.

– Miller, mon vieux Miller, a enfin soufflé Faraday en tournant une page du journal avec un index qu'il avait mouillé d'un coup de langue. Bienvenue chez les fous!

Il m'a tendu la main, les yeux rivés sur les avis de décès du *Deseret News*. Je l'ai prise et l'ai serrée si fort que les articulations de ses phalanges ont craqué entre mes doigts. C'était ma manière à moi de lui faire payer la longue attente qu'il venait de m'infliger. Une grimace m'aurait ravi mais ma démonstration de force l'a laissé de marbre et ne l'a pas distrait de sa lecture.

– Chez les fous, je te dis, a repris Faraday en suivant du regard les noms des morts allongés sur le papier. Faut vraiment que j'aie besoin de gagner ma croûte et que je ne sache pas dire non au gouverneur Caleb Walton West pour échouer ici, à Saint George, au milieu de nulle part, parmi les fracassés de la cervelle.

– Tu veux parler des mormons? j'ai demandé d'un ton détaché.

– Les saints des derniers jours, qu'ils s'appellent entre eux. Ces illuminés sont persuadés que leur croyance à la mors-moi le nœud en fait des élus de Dieu. Ils jurent qu'ils seront sauvés lorsque le vieux, là-haut, ensevelira le monde sous sa colère divine. À tout prendre, plutôt que de me les coltiner, je préférerais encore affronter les confédérés et les Peaux-Rouges, comme au bon vieux temps. Au moins, on savait pourquoi on tuait, hein, Ocean? On se battait pour l'Union et contre l'esclavage, ou pour exterminer les sauvages. Ici, dès que tu touches à un cheveu de ces maboules, ils te promettent les flammes de l'enfer et te harcèlent sans relâche. À force, ça finit par te travailler le ciboulot. L'autre nuit, j'ai rêvé que Lucifer me courait pour me planter sa fourche dans le cul. Quant à Al, on a mis le feu à sa piaule, hein Al? a fait Faraday.

D'un coup de menton, il a ordonné à son adjoint de m'affranchir sur la folie pyromane des mormons.

– On n'a pas été présentés, j'ai fait sèchement quand l'autre a voulu ouvrir la bouche.

– Van Doorne, Al Van Doorne, de Syracuse, en Pennsylvanie. Je suis l'adjoint du marshal Faraday avec qui je traque les polygames dans le comté de Washington, a-t-il dit en inspectant ses ongles ourlés d'une demi-lune de crasse.

Un Batave, un putain de Batave... J'aurais dû m'en douter à ses six pieds de haut, à sa tête de cheval et à son air hautain – apanages de ces descendants de Hollandais qui se prennent pour la crème de l'Amérique et nous tiennent, nous autres fils des émigrants des îles Britanniques ou d'Europe centrale, pour la fange du nouveau monde. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours eu des embrouilles avec des Van quelque chose. Il s'en est même fallu de peu pour que l'un d'eux me fasse passer de vie à trépas pendant la guerre civile. À cause d'un capitaine batave du nom de Van Zandvliet, dont la vanité n'avait d'égale que son incompetence, ma section d'artillerie avait bien failli être totalement aplatie par les sudistes à la bataille de Bull Run².

– Ils m'ont harcelé sans relâche, a raconté Van Doorne d'un ton las, comme s'il cherchait à me faire sentir que je n'étais pas digne d'entendre ses paroles. Tout ça parce qu'on avait cravaté et mis à l'ombre une douzaine de fornicateurs qui refusaient de se plier à la loi. Toutes les nuits, ils ont jeté des pierres sur ma cabane, Ils voulaient me mettre en boule mais je n'ai pas moufté. Alors, ils ont fini par foutre le feu à ma piaule en chantant des psaumes et en me traitant de fils de Satan. Ça m'a donné une bonne raison d'en buter trois d'un coup.

– Al et moi, on a débarrassé Saint George, Rockville et Springdale de ces pervers, avec les compliments du gouverneur West en personne, excusez du peu, a repris Faraday. Une cinquantaine cueillis en quelques mois. Du beau travail. Et une belle prime à la clé pour mes gars et moi. Mais y a une palanquée qui s'est carapatée dans les montagnes. Les gars qu'on a envoyés pour les arrêter ne sont jamais revenus. Ces enragés sont armés jusqu'aux dents et tirent sur tout ce qui bouge pour préserver leur harem. Et ceux-là, Miller, ils sont pour toi.

– Merci du cadeau, John, j'ai grogné en bourrant ma pipe.

2. Bull Run, Virginie, lieu de la première grande bataille de la guerre de Sécession, en juillet 1861.

– Estime-toi heureux, l'ami. C'est au vieux Miller et à personne d'autre que j'ai pensé pour ce job que tant d'étoilés ont refusé. Il faut de la bouteille et tu n'en manques pas, l'ancêtre, hein? Je t'offre une belle chance de te racheter et de montrer ce que tu es encore capable de faire, après l'échec de ton mandat en Arizona. Prends-le comme une marque de gratitude de ma part. Vu ce que tu as fait pour moi à la bataille de Gettysburg, je te dois bien ça.

Le silence s'est fait. John Faraday a rejeté sa tête en arrière, les yeux sur la lampe à huile qui se balançait au plafond dans un grincement entêtant. Moi, je fixais les volutes de fumée que je soufflais par le nez et la bouche. À chacun sa manière de convoquer ses souvenirs. Le grand con a pris la pause contre le mur en scrutant la tronche d'éléphant de mer du gouverneur West, dans le cadre suspendu au-dessus de ma tête.

Retour à Gettysburg, en juillet 1863. Face aux confédérés enragés, les Yankees déroutent. Ma section d'artillerie est salement amochée. Plusieurs canons détruits et plus de munitions. Mon capitaine, encore un Batave, s'est enfui avec les survivants. Les infirmiers sont débordés. À bord d'un tombereau branlant, je conduis à l'hôpital de campagne sept camarades artilleurs touchés par des tireurs embusqués confédérés, quand on est arrosés au passage d'un pont de bois. Le peloton d'Illiniens qui tenait l'ouvrage avait morflé. Tous morts, on a cru. J'avise un gars en mauvais état qui flotte sur le dos, à la surface de la rivière, dans un panache de sang. Je crois le voir bouger, alors je cours sous les balles pour le sortir de l'eau. C'est le sergent John Faraday. Il a de mauvaises blessures causées par des Minié³ au bras et à la jambe. Il pisse le sang. Je l'emporte avec nous. Tout au long du trajet, il me supplie d'intercéder auprès des toubibs pour lui éviter une double amputation. Le chirurgien ne veut rien entendre, il m'envoie paître. Faraday gueule comme un veau et le menace d'exterminer sa descendance pendant treize générations. En pure perte. Le boucher – c'est son surnom – a déjà empoigné la scie et ordonné à ses cinq aides de maintenir le blessé sur le billot quand je le prends à part. J'échange sa promesse de ne pas raccourcir le sergent Faraday contre une montre en argent, une chaîne en or, douze belles alliances et chevalières. Je les avais confisquées à nos croque-morts noirs qui les avaient prises sur des cadavres de Gris⁴. Pour faire bon poids, j'ajoute une pleine bouteille de bourbon du Kentucky récupérée dans les fontes d'un cheval mort. «Je t'aurai prévenu, petit, ton gars mourra de la gangrène», me jure le médecin en fourrant ses cadeaux dans les poches.

Dieu seul sait par quelle opération du Saint-Esprit la pourriture s'en est allée ronger d'autres corps et a épargné les blessures de Faraday. Elles ont fini par guérir après des semaines de fièvre de tous les diables. Peut-être était-ce l'œuvre d'un chamane cherokee qui a enduit ses plaies d'un onguent. Une fois sur pied, la guerre finie, John s'est mis en tête de me retrouver. En 1868, il a planté son office en Caroline du Sud, a parcouru des milles et des milles, traversé une demi-douzaine d'États, affronté les blizzards d'hiver et les cagnards d'été avant de me débusquer en Arkansas où je faisais le shérif. Il était déjà U.S. marshal, bien introduit à Washington pour avoir réduit plusieurs émeutes de sudistes spoliés par les *carpetbaggers*⁵. Moi, j'étais dans une mauvaise passe pour avoir fait des galipettes avec la femme du gouverneur. Le vieux m'avait destitué et s'était juré de me tuer. Ce bon John m'a couvert de cadeaux: de magnifiques étriers gravés de mes initiales, une Winchester Yellow Boy de 1866 sur laquelle il avait fait apposer une plaque de laiton portant l'inscription «Avec les remerciements de la jambe droite et du bras gauche de John F. Faraday», et une paire de Colt New Model Army à crosse d'argent. Trois armes qui ne m'ont jamais quitté. Je leur dois d'être encore en vie aujourd'hui. En prime, il a obtenu ma nomination comme shérif quelque part en territoire d'Arizona. Il a plaidé ma cause dans une longue bafouille au gouverneur John Charles Frémont avec lequel il avait combattu pendant la guerre civile. Faraday me devait son bras et sa jambe, et moi je lui devais mon étoile de shérif de Brewsterville. Chacun a taillé sa route. Mézigue vers l'Arizona, lui dans les bagages de Caleb Walton West, gouverneur du territoire de l'Utah. L'écho de mes difficultés avec le maire

3. Créé par le Français Claude-Étienne Minié, au milieu du XIX^e siècle, ce projectile en forme d'ogive se charge par la bouche du canon du fusil. Utilisée pendant la guerre de Sécession, il occasionnait des blessures graves et était à l'origine de nombreuses amputations.

4. Surnom donné aux confédérés par les soldats de l'Union en raison de la couleur de leur uniforme.

5. Ce nom désigne les nordistes accourus dans le Sud à la fin de la guerre civile avec, pour seul bagage, un sac en tapisserie.

et la population locale étant parvenu jusqu'à ses oreilles, il m'avait câblé en novembre 1887 pour m'offrir un poste de shérif à ses côtés dans le sud de l'Utah. Six dollars et cinquante cents par jour pour ma pomme et trois pour mes hommes. Autant dire que je ne m'étais pas fait prier. Dès que mon successeur fut nommé par le gouverneur d'Arizona et mon équipe constituée, j'ai accouru sans même attendre la fin de l'hiver.

– Une guibole et un bras, ça vaut bien une deuxième chance. Après, on sera quittes, Ocean. Pour de bon. Je ne m'en porterai que mieux car j'en ai ras-le-bol de voir ta tête chaque fois que je regarde mes cicatrices.

– Si je survis à la chasse à ces maboules, j'ai grincé.

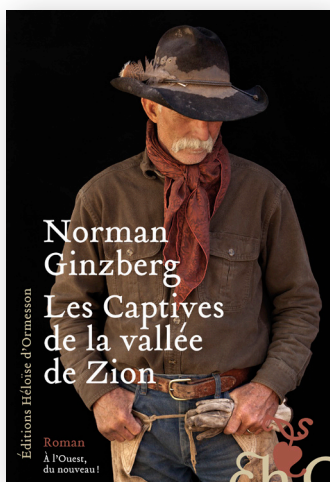
– Sur ce coup-là, vieux, je ne peux rien te promettre. Ce sont les plus déterminés, a dit Faraday en passant en revue les placards publicitaires du *Deseret News*. En se faisant un shérif, ils penseront offrir un beau trophée à leur prophète et gagner une place de saint parmi les saints dans leur paradis. C'est pourquoi le gouverneur West, qui me tient en haute estime, m'a interdit de m'exposer et m'a ordonné de recruter des renforts. «Trouvez-vous un pauvre couillon qui se fera trouer la peau à votre place», qu'il a dit. Et ce pauvre couillon, c'est toi, Ocean. Sauf qu'avec la veine de cocu que tu te trimballes, je me dis que tu pourrais bien revenir vivant de cette chasse.

J'ai frissonné.

Faraday a cru que je prenais froid. Un nouveau coup de menton en direction du Batave et l'autre a enfourné une bûchette dans la bouche du poêle. Mais c'est de peur que je tremblais, à l'idée de mettre ma vie en jeu et celle des gamins que j'avais embarqués dans cette aventure. Combattre des fous de Dieu, aussi exaltés qu'imprévisibles, ici en Utah, serait autrement plus périlleux que la traque aux ivrognes indiens qui volaient le bétail des ranchers du comté de Cannon, en Arizona. En vérité, à près de soixante ans, j'avais passé l'âge de taquiner la grande faucheuse.

Soudain, j'ai regretté la langueur mortifère de Brewsterville contre laquelle j'avais si souvent pesté. Même si j'ai longtemps eu l'impression de vivre dans le trou du cul du monde là-bas, en lisière du désert de Mojave, tout bien réfléchi, j'avais tiré le bon numéro. Quand tant de mes collègues shérifs en Californie ou dans les Rocheuses se faisaient descendre dans les campements de chercheurs d'or, ma peau n'avait jamais connu la morsure du plomb brûlant en territoire d'Arizona. Et voilà qu'un mauvais pressentiment me taraudait à l'évocation de la férocité des polygames: la vallée de Zion allait devenir mon tombeau...

– Tes gars? a demandé Faraday, son regard incandescent planté dans le mien. [...]



Norman Ginzberg, *Les Captives de la vallée de Zion*
Roman

304 pages | 20 € | ISBN 978-2-35087-403-6

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2017 | www.heloisedormesson.com